

## Rêverie autour de *La Valse* de Camille Claudel

Je lui avais dit, pourtant. Droit dans les yeux, en guise de salutation. « Camille, Paul, laissez moi vous présentez M. Claude Debussy. » Sur son beau visage de jeune Athénien, un sourire de marbre, lisse et absent. Il s'est incliné sans y penser, comme une balançoire continue d'osciller après qu'on en soit descendu. Et moi, par jeu, par agacement : « Je déteste la musique savante. » Sous la fine moustache, le marbre s'est fissuré. Ses yeux noirs se sont plantés dans les miens, surpris comme un somnambule qu'on réveille en sursaut : « Mademoiselle, vous... » Et puis un grand éclat de rire, qui se heurte aux murs du petit salon parisien, fait vibrer la vaisselle fine, le lustre, les chapeaux des dames et les moustaches des messieurs. Moi aussi, je ris, parce que nous sommes jeunes, parce que nous nous plaisons, parce que ni le vieux Mallarmé avec ses poèmes ésotériques, ni le petit Paul et son cœur de moine bénédictin ne pourront jamais comprendre notre folie, notre génie intranquille, notre goût de la provocation. « Après une telle entrée en matière, vous me ferez au moins le plaisir de danser. » Je secoue la tête. Je ne suis pas de celles qui tournoient dans les dimensions convenues d'un salon, sans déranger sa toilette et la plume de son chapeau. Quand je danse, c'est seule et nue dans les bois sous la lune pleine, les bras écartés, la tête renversée en arrière, les cheveux détachés flottant autour de moi comme un grand brasier. Et puis je boite, c'est laid, Maman me l'a tant dit. Il n'insiste pas, m'offre son bras. « Alors causons. »

Peut-être sait-il déjà, le bel Athénien au sourire de marbre, que plus tard nous danserons. Il aura passé un bras autour de ma taille pour me tenir contre lui plus étroitement et dans son autre main reposera la mienne, offerte et capricieuse comme un chat. Il sera nu et moi vêtue seulement d'un drapé de tissu qui découvrira mon dos jusqu'à la naissance des fesses, mes épaules, ma nuque pour mieux y sentir son souffle et ses baisers. Dans le creux de mon cou, incliné vers la gauche, il logera son visage et moi, la joue posée contre son épaule, séduite et abandonnée je murmurerai pour lui, pour moi : « Je t'aime, je suis heureuse, j'ai peur, je te veux, dansons, fuyons. » Et nous fuirons, l'un contre l'autre, l'un soudé l'un à l'autre, la pesanteur, l'immobilité et le temps. Suspendus, déséquilibrés, chavirant jusqu'à l'extrême limite, constamment happés par le vide et toujours lui échappant par notre vitesse. Penchés à gauche aussi, du côté où je boite, du côté de la honte, de la maladie, de la mort. Au dernier moment, au troisième temps seulement, alors que nous allions sombrer, nous voilà sauvés par la volte, la jeunesse, le désir. Si légers, si rapides que pour l'œil nous semblons figés, immobiles, sculptés dans un métal lourd et sombre.

Pourtant, je lui ai dit. Tout de suite, dès les présentations. « Je déteste la musique savante. » Et il a ri, j'ai ri parce que nous étions jeunes, parce que nous nous

plaisons, parce que nous nous étions trouvés. Il m'a offert son bras et nous avons causé. Seuls, longuement. Je lui parle du Japon, des estampes, des petits démons familiers, les yokai, sculptés en bois et en jade. Il me raconte la musique de l'île de Java, la révélation qu'ont provoqué dans son oreille les sonorités cuivrées et tintinnabulantes du gamelan qu'il a entendu à l'exposition universelle. Nous convenons de nous y rendre ensemble plus tard, ou bien peut-être nous y allons tout de suite, sans réfléchir, plantant là Mallarmé, Paul, les belles dames et les messieurs très élégants. Nous déambulons dans les allées frémissantes de voix et de visages, dans ce Paris qui est alors encore le centre du monde occidental. « Ici, Camille, regardez ! » Le pavillon javanais. Les musiciens assis en tailleur, vêtus de soie orange et blanche, les grands gongs de bronze dorés à la feuille d'or suspendus à des socles de bois ornés de dragons, les marteaux de corne des joueurs de métalophone qui courent sur les larges touches de cuivre à une vitesse de démon, les tambours d'ébène peints de fleurs de lotus dorées, les flûtes ouvragées de décors floraux et d'animaux fantastiques. Et moi, je regarde et j'écoute, j'inscris dans ma mémoire toutes ces formes et ces sonorités comme on grave une tablette de cire.

Les gamelans javanais jouent-ils des valse ? N'est-ce pas l'un de ces orchestres sacrés qui accompagne notre danse, notre fuite au-delà du temps et de la pesanteur ? Son bras qui enserre ma taille, mon visage lové dans son cou et le sien dans le mien, ma main tendrement posée sur son épaule, nos corps pressés l'un contre l'autre. Si proche, si près de céder à notre désir, de nous laisser basculer complètement vers la gauche, vers la couche qui nous tend les bras et la nuit qui nous offre son couvert. Dans quelques instants sûrement, sa peau contre la mienne, sa bouche sur mon cou, mes seins, mon ventre, l'intérieur de mes cuisses et le reste. Mais pas tout de suite, d'abord nous valsons au rythme du métalophone et des flûtes ornées de décors floraux en nous murmurant à l'oreille ce que la nuit et l'éternité seront entre nos bras. Lui est nu et moi vêtue d'un drapé de tissu que seule la vitesse et la volte attachent à mes hanches. C'est la mousseline des robes du soir, les arabesques de Mucha, l'écume dont sortit Aphrodite ou peut-être ma peau qui s'écaille et moutonne en une queue de serpent comme celle qui poussait sous le nombril de la fée Mélusine. Au début, pourtant, j'avais refusé. Je les voulais nus tous les deux, simples, érotiques, mythologiques. Mais les goûts de l'époque, la pudibonderie de l'époque, la Belle, celle d'avant la guerre. Surtout venant d'une sculptrice femme. « Fais des compromis, Camille. » Paul, bien sûr, puis Rodin, alors même que nous étions en froid, lui à nouveau jeté aux pieds de la sorcière d'âge mur, embrassant ses mains décharnées et sa poitrine tombante, moi en route vers d'autres terres, l'Art nouveau, l'Extrême-Orient, le Japon. J'aurais dû refuser d'un cou de menton fier, d'un plissement de mes yeux du même bleu que l'acier dont on fait les colosses. Mais sans cela, pas d'exposition aux Beaux-Arts. Et l'État qui se portait acquéreur. Et puis surtout, une nuit en rêve ou peut-être le ciseau et le marteau à la main dans l'atelier au petit matin, je l'ai vu, ce drapé qui claque au vent comme un drapeau, qui s'écume à nos pieds comme une vague d'estampe. Et j'ai compris : c'est lui qui équilibre le couple qui chavire, qui

maintient suspendu l'instant d'avant de céder au désir, le moment de la danse, de la séduction. Ce tissu à peine attaché, glissant à la naissance des fesses c'est le vertige, le présent, la vitesse. Tout est là. Alors je l'ai couverte, elle, et j'ai pu exposer.

« Je déteste la musique savante. » Je lui avais pourtant dit, en guise de salutation. Moi provoquant et lui riant, heureux tous deux de nous être trouvés. Deux ans de lettres, de rendez-vous secrets dans les brasseries de la rive gauche, de flâneries sous la lumière des réverbères ou sur le pont Neuf. Deux ans de nuits tièdes et de matins doux. Pas d'amour, non, car dans le cœur de Claude danse la belle Gaby aux yeux verts et dans le mien, Rodin reste tapi dans l'ombre, prêt à me poignarder de cette main qui me laisse, à genoux, implorante. Pas d'amour mais de la tendresse, du désir, et une valse. Celle-là même que je lui offre à la fin, pour lui demander pardon ou plutôt pour dire merci, je t'aimais bien, adieu. Mes valseurs de bronze virevoltant et le drapé qui les empêche de sombrer sont toujours dans son cabinet de travail, paraît-il. Du moins, c'est ce que Paul me dit quand il me rend visite ici. Chez les fous. Mon bon petit Paul et son cœur de moine bénédictin qui plisse du nez et des yeux quand il entre dans cette cellule sans fenêtre, qui sent la pisse et la mort. Mon gentil petit Paul qui reste sourd quand je lui promets d'être sage, quand je lui dis que je voudrais me remettre à travailler, à voir du monde, si seulement, enfin, ils me laissent sortir. Par pitié, petit Paul, va te faire foutre, Paul, de toute façon je sais bien, tu es des leurs, la bande à Rodin. Je les ai vus, chez moi, dans mon atelier, ils étaient venus pour fouiner, ils ont cassé certaines de mes œuvres, ils m'auraient égorgée dans mon sommeil, sûrement. Tu es de mèche avec eux, toi aussi. Je le savais, je te hais, je te... Non, reste, par pitié, je serai sage, je voudrais me remettre à travailler, à voir du monde, laissez-moi sortir. Je vous en supplie, je t'en supplie, petit Paul.

Je lui ai dit, pourtant, droit dans les yeux, en guise de salutation. Il a ri et il m'a proposé de danser. J'ai refusé, parce que je boite, c'est laid, Maman me l'a tant dit. Ou plutôt j'ai dit oui. Il était nu et moi vêtue seulement d'un drapé, une queue de serpent qui se formait lentement sous mon nombril et nous virevoltions au rythme des gongs recouverts de feuille d'or, des métalphones de cuivre, des tambours d'ébène et des flûtes ouvragées. Et nous dansions si vite, si fort que le métal des instruments a fondu, coulé, recouvert nos corps. Les a figés en une sculpture de vitesse, de volte et de désir. Suspendus au-dessus de la couche de soie et du cercueil de chêne. Et de la pesanteur, et du temps.

Les premiers textes de Mathilde Bouquerel datent de ses six ans, dès qu'elle a su aligner trois mots dans un cahier. Rien d'étonnant, avec des parents professeurs de lettres chez qui les livres étaient partout. D'ailleurs raconter des histoires, c'est ce qu'elle préfère faire dans la vie. Aujourd'hui, elle est reporter et présentatrice pour Radio France. Elle réalise aussi un podcast d'éducation à l'environnement pour le site Reporterre. Raconter des histoires, toujours, mais avec du son et sa voix.